



CATHERINE LEROUX
LA MARCHÉ EN FORÊT

ROMAN

carnetsnord | éditions
montparnasse

Extrait de la publication

La marche en forêt

Catherine Leroux

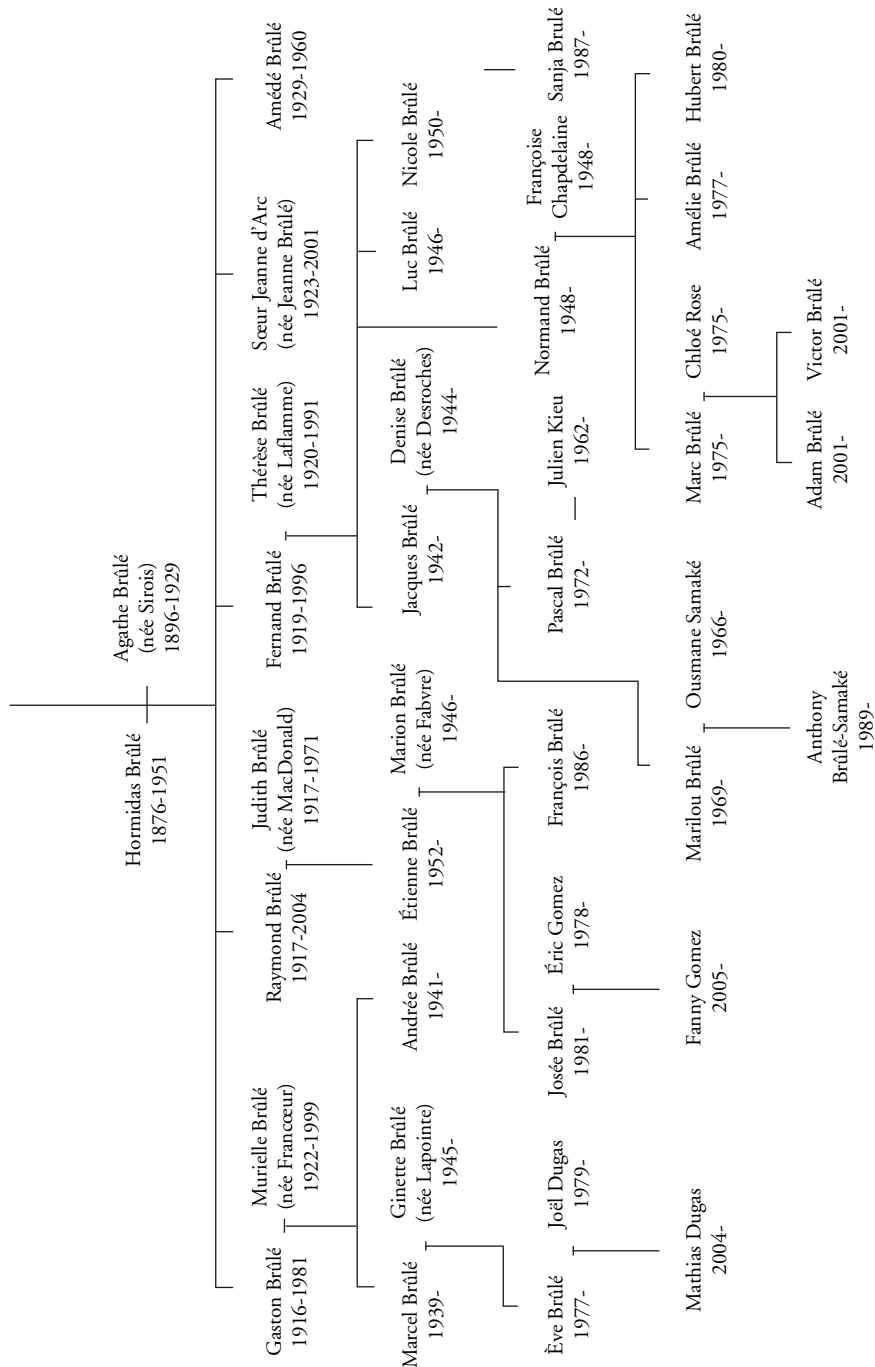
La marche en forêt

carnets**nord**

© Éditions Alto et Catherine Leroux, 2011
Cession réalisée par l'intermédiaire de L'Autre agence, Paris

© Carnets Nord, 2012 pour la publication française
12, villa Cœur-de-Vey, 75014 Paris
www.carnetsnord.fr
ISBN : 978-2-35536-113-5

À ma famille



C'est un homme qui marche sur des sentiers qu'il ne connaît pas, et qui, à chaque embranchement, choisit le plus étroit des chemins. Peut-être a-t-il commencé sur un sentier en gravier, peut-être celui-ci était-il pavé. Puis il a choisi le chemin en terre battue, où les escarpements sont encore aménagés ; on y a construit des marches en pierre pour faciliter l'ascension. Lorsque, à une fourche, il a vu un chemin plus petit, il l'a emprunté. Celui-là n'a pas d'escalier, pas de rampe, mais on peut encore y avancer les bras en croix, quoiqu'il n'y ait pas vraiment de raison de marcher bras en croix en forêt ; disons que l'homme pourrait y marcher avec quelqu'un à ses côtés, peut-être son fils, s'il en a un, ou l'élue de son cœur, s'il a de la chance. Le sentier s'est à nouveau divisé et l'homme a suivi la piste où la terre est partiellement couverte de feuilles mortes. Des roches pointent ici et là et l'obligent à se concentrer pour éviter de se tordre la cheville. Ce chemin se sépare à son tour en deux plus étroits ; ici, le choix est difficile, les sentiers semblent identiques, herbeux et sinueux. Mais seul le sentier de droite a une fleur, une petite fleur blanche que l'homme reconnaît à sa sève rouge, une sanguinaire. Il s'enfonce dans cette

voie jusqu'à en découvrir une autre, celle-là est à peine une ornière dans le sol spongieux de la forêt, où seul l'espacement entre les arbres indique le passage. Il s'y engage et se laisse fouetter par les branches souples des jeunes arbres qui strient le chemin. Le sentier se rétrécit imperceptiblement. L'homme doit parfois se tourner et passer de côté entre les troncs serrés. Il commence à chercher des yeux d'autres embranchements, il croit en voir mais il n'est pas sûr, peut-être s'agit-il simplement d'une ligne dépourvue d'arbres, une brèche dans la végétation. Cela importe peu. Il emprunte l'une de ces pistes imprécises, peut-être inexistantes, il y marche avec aisance un moment puis décide de tourner encore. Il se met à bifurquer chaque fois que la forêt lui offre une ouverture, si vague soit-elle. La forêt s'épaissit, le marcheur vire et vire, il ne reconnaît pas les lieux. Il tourne jusqu'à ne plus se soucier des lignes, des esquisses de sentiers, jusqu'à ne plus demander de chemin à la forêt ; il marche en enjambant les souches, les fossés, les ruisseaux, il contourne les rochers, il marche sans se demander s'il va en ligne droite, s'il dévie, s'il se dirige vers le nord ou vers l'ouest, s'il monte ou s'il descend. Il ne s'arrête pas, il marche en forêt.

C'est l'histoire d'une femme née à même le sol, à une époque où il n'était pas de bon augure de naître hors d'un lit. Une enfant enlevée aux siens alors que le monde n'était pour elle qu'une bouillie confuse. Une fillette qui, au pensionnat, a refusé d'apprendre la langue des Blancs jusqu'au jour où elle a vu un livre dont elle a voulu percer les mystères. Une adolescente qui a fui avec tant d'aisance qu'on s'est demandé comment on avait pu réussir à la garder si longtemps entre les murs d'un couvent. Une fille vêtue de haillons et de peaux pêle-mêle

qui s'est nourrie de ce qu'elle tuait, dans un abri plus proche de la tanière que de la cabane. Une jeune femme qui a vécu dans la solitude totale pendant cinq ou six saisons, jusqu'à ce que sa chasse la conduise à une proie humaine. Une femme qui s'est mariée sans voir l'église, les alliances, ni la robe absurde qu'on lui a fait porter, les yeux rivés sur le visage brun de l'homme qu'elle voulait dévorer. Une mère surprise par ses grossesses, inconvenients venus de nulle part, gonflements incontrôlables qui se soldaient par des cris qu'il fallait calmer avec son corps, un corps qui n'était fait pour rien d'autre que la chasse et l'amour.

Pendant des années, elle a vécu en voyant son ventre gonfler puis s'aplatir, revenant à chaque occasion au corps de son mari. Puis, un été, elle sort de sa torpeur. Elle habite sur une ferme depuis huit ans. Elle a eu six enfants, sans compter les fausses couches. Elle se lève tous les matins pour nourrir ces six bouches palpitantes, pour traire des vaches tout aussi lourdes de maternité qu'elle l'est elle-même, pour repousser le désordre hors de la maison et tirer la nourriture de la terre. Elle ne chasse plus, ne court plus, ne connaît plus l'odeur des bêtes sauvages et des tourbières profondes.

Elle demande de nouvelles tâches, veut participer à l'abattage des animaux, mais son mari refuse. Ce n'est pas un travail de femme. On jase déjà assez au village depuis qu'il a épousé une sauvageonne. Elle s'apaise en faisant de longues marches dans les champs et en bordure des terres à bois. De son couteau, elle sculpte des jouets aux enfants, de petits animaux aux oreilles et aux dents pointues, et fait des entailles sur les poutres du grenier pour compter les jours chauds. C'est l'été et la terre est sèche, les bêtes grouillent dans les bois ; la nuit, elle

entend les branches craquer sous leurs pas. Elles l'empêchent de dormir ; le jour, elle ne pense à rien d'autre. Alors, avec la même grâce silencieuse qu'elle a mise à fuir le couvent, elle part. Elle attend la lune et se lève, enfile le pantalon de son mari, une chemise épaisse sur une camisole légère ; elle trouve à tâtons ses armes de chasse dans la cave et se glisse hors de la maison. De sa calligraphie parfaite, héritée des religieuses, elle rédige une note que son mari déchiffrera avec l'aide du curé.

Je reviens au début de l'hiver. Je m'en vais dans le bois.
Alma

C'est un homme qui ne trouve plus ses clés. Il cherche partout, dans ses poches de veston, sous les coussins du divan, dans les tiroirs de la cuisine, sous son oreiller, dans les plates-bandes dehors, dans l'armoire à fusibles au sous-sol, dans le filtre où la mousse s'accumule dans la sècheuse. Il a l'impression d'avoir cherché ses clés toute sa vie. Il ne se souvient pas d'un jour où trouver ses clés n'a pas été un problème. Il sait qu'il devrait en être autrement. Les clés sont quelque chose que l'on saisit au vol avant de partir. Le geste d'attraper ses clés est facile, léger, c'est le geste même de la liberté, celle de sortir comme bon nous semble, d'aller où l'on veut avec, en poche, la certitude de retrouver la chaleur de son foyer. Il fouille sa demeure de fond en comble, il lui semble qu'il devrait y avoir quelqu'un à la maison pour l'aider, pour lancer depuis l'étage : « Tu les as laissées sur le clou dans la véranda ! » Pour tester cette vague impression, il crie. Il n'est pas sûr du nom qu'il devrait appeler, alors il dit simplement : « Mes clés ! » Personne ne lui répond. Tout à coup, il se demande pourquoi il cherche tant. Sa quête lui paraît soudainement dépourvue de sens. Il n'y a jamais eu de clés. Il n'y a même pas de porte, pas de

serrure, pas de ligne invisible entre le monde et chez lui. Pas de chez-lui. L'univers se dissout autour de lui et c'est par petits blocs frémissants qu'il devra le reconstruire, à partir des objets incongrus qui réapparaîtront bientôt devant ses yeux. Il devra se rendre compte que cette table basse est sa table basse. Ce fauteuil à bascule est son fauteuil à bascule. Il devra reconnaître ces choses non seulement comme les siennes, mais comme les objets familiers qui l'entourent depuis des décennies. Il devra poser sa main sur le bois verni de la table pour s'en assurer. Puis il regardera sa main, noueuse, veinée ; il prendra peur devant ce membre attaché à son corps, la main d'un vieux, la main d'un autre. Il secouera la main avec terreur puis la pendule sonnera seize heures et l'angoisse le quittera, il doit sortir faire les courses, mais où sont donc ses clés ?

C'est une femme qui a aimé un homme jusqu'à s'oblitérer. Ce n'est pourtant pas son genre. Depuis qu'elle est petite, peu de choses, et surtout pas les hommes, ont pu altérer ce qu'elle est. Auparavant, elle avait toujours aimé comme d'autres vieillissent : sans excès, paisiblement. Mais avec lui, tout est allé à l'envers. Tous les gestes qu'elle posait jadis avec certitude se retournaient contre elle. Cette instabilité la galvanisait autant qu'elle la terrassait ; plus elle était désarçonnée, plus elle voulait se battre.

Lui était malheureux. Un de ces hommes dont la gaieté excessive en public cache une nature morne et dépressive. Emménager avec lui fut comme découvrir l'arrière-boutique sombre d'un magasin de jouets. Mais avec son talent et son intelligence, comment aurait-il pu ne *pas* être déprimé ? C'est ce qu'elle se disait, alors qu'elle se décidait à prendre le taureau par les cornes. Elle allait sauver cet homme, apporter la joie, la douceur et la chaleur qui lui manquaient. Lui prouver que l'amour peut être bon, généreux, inconditionnel. Elle allait le, les rendre heureux.

Elle a tout fait. Des repas somptueux. Des vacances surprises. Des demandes de subventions pour ses projets. La guitare de ses rêves. Ses impôts. L'appartement parfait. Les caresses, les massages, les trucs bizarres au lit. Elle l'a écouté quand il s'ouvrait. Elle l'a secoué lorsqu'il se laissait aller. Encouragé lorsque le chemin était trop difficile. Attendu quand il lui fallait plus de temps. Elle lui a donné de l'espace quand il étouffait, et l'a serré de toutes ses forces quand il tombait.

Si ces actions étaient tout bonnement demeurées sans effet, elle aurait pu comprendre. Mais, de manière aberrante, non seulement ses efforts étaient-ils vains, mais ils aggravaient les choses. Plus elle se démenait, plus il s'enlisait. Il refusait de sortir et exigeait qu'elle reste avec lui. Parfois, il passait la journée au lit et se fâchait quand elle faisait du bruit. Lorsqu'elle tentait de l'encourager, il se moquait d'elle. Il la blâmait pour sa misère, pour des problèmes survenus avant leur rencontre. Plus elle se montrait gentille, plus il était odieux.

Elle n'est pas faite pour comprendre cela. Elle est de ces personnes pour qui toute action entraîne une conséquence. C'est pourquoi elle aime les mathématiques, elle cuisine bien, et elle est forte en syntaxe. Elle mène sa vie guidée par des principes clairs sur lesquels elle fonde ses choix, et prévoit les résultats. En travaillant, on accomplit quelque chose. En semant, on récolte. En donnant, on finit par combler. Elle ne percevait pas ces trous invisibles par où tout ce qu'elle donnait fuyait. À tant se battre, elle ne s'est pas questionnée sur ce qu'il restait d'amour dans sa vie. Jusqu'à aujourd'hui.

C'est dans la douche qu'elle a compris. Elle se frictionnait le dos, tentant d'atteindre ce point entre les omoplates qu'on ne parvient jamais à toucher. Et ça lui est

apparu, avec la netteté des choses qui se précisent lentement et muettement dans l'ombre. Elle ne l'aime plus. Elle n'a plus aucun intérêt pour l'homme qui partage sa vie, ni pour le combat qu'elle mène, ni pour quoi que ce soit.

En sortant, elle s'habille et se sèche les cheveux consciencieusement, puis elle fait ses valises sans rien dire. Il s'énerve, crie, la menace alors qu'elle plie ses vêtements. Il la traite de truie pendant qu'elle empile ses livres dans des boîtes. Il brise une assiette tandis qu'elle emballe sa batterie de cuisine et lui dit qu'il ne l'a jamais aimée lorsqu'elle vide son tiroir, dans la salle de bains. Elle ne réagit pas. Vers dix-neuf heures, son frère arrive. Il obéit quand elle lui dit de ne pas faire attention à l'homme qu'elle n'aime plus. Ce dernier continue de l'invectiver depuis le canapé où il fait semblant de regarder le hockey. Son frère s'étonne que ses affaires prennent si peu de place dans sa mini-fourgonnette. En bouclant sa ceinture, il lui demande : « Je t'emmène où ? » Elle répond : « Emmène-moi quelque part où je n'aurai pas à parler à qui que ce soit pour le restant de mes jours. » Il la conduit au chalet.

N° d'imprimeur :
Dépôt légal : août 2012
Imprimé en France